



Polarisation

Comprendre la dynamique du modèle de pensée 'nous/eux'

Par Bart Brandsma

Polarisation : comment cela fonctionne

1 Un nouvel angle d'approche

- 1.1 Loi I – Construction mentale
 - 1.2 Loi II – Carburant
 - 1.3 Loi III – Dynamique émotionnelle
- En résumé

2 Cinq rôles

- 2.1 Rôle 1 – L'incitateur
 - 2.2 Rôle 2 – L'adhérent
 - 2.3 Rôle 3 – Le groupe silencieux
 - 2.4 Rôle 4 – Le bâtisseur de ponts
 - 2.5 Rôle 5 – Le bouc émissaire
- En résumé

*Preuve : s'il vous plaît ne pas partager sans autorisation préalable de l'auteur.
Commentaires peuvent être envoyés à tomasbaum@icloud.com.*

1 Un nouvel angle d'approche

Pour commencer, ce serait déjà une bonne chose de ne pas considérer la polarisation exclusivement comme un problème. Ou, mieux encore, de ne pas voir le phénomène d'emblée comme une cause de discrimination, d'injustice ou de violence dans le monde. La polarisation est bien plus que cela. En outre, se focaliser unilatéralement sur ces problèmes sociétaux importants empêche de percevoir ce que le phénomène cache d'autre.

Pour le découvrir, il faut adopter un angle d'approche différent, inédit, et à mon avis beaucoup plus intéressant. Mon propos ici n'est nullement de minimiser la gravité et les conséquences de la polarisation. Nous savons tous que le phénomène de la polarisation dresse des pays et des chefs de gouvernement les uns contre les autres, qu'il peut diviser des groupes entiers de population, et ce qu'il s'agisse de divergences d'intérêts, de querelles religieuses ou encore de différences de couleur de peau. La polarisation peut facilement déboucher sur une dynamique de violence qui porte préjudice aux personnes, répand la peur, suscite la terreur et peut même tuer. Cela, nous le savons, nul besoin de s'étendre plus avant sur le sujet. Apporter une réponse digne de ce nom à la polarisation est affaire sérieuse et urgente. Mais pour cela, j'ai précisément besoin d'un angle d'approche inédit, un peu plus 'léger'.

Je veux un angle d'approche qui ouvre un espace suffisant pour décrypter la polarisation et pour que les réponses que nous formulons tiennent vraiment la route. En commençant par intégrer une certaine distance philosophique, mon but est de doter la polarisation (le modèle de pensée 'nous/eux') d'un nouveau cadre de réflexion qui offre aussi de nouvelles possibilités. Un cadre qui aide à mieux évaluer les tenants et aboutissants de notre époque ainsi que notre propre rôle dans ce contexte, et qui permet d'aborder certaines questions. Comment la polarisation fonctionne-t-elle dans l'interaction entre le politique et le citoyen ? Quel est l'impact du modèle de pensée 'nous/eux' sur la crise

des migrants, dans le cadre de laquelle l'Europe a été amenée à se positionner face à la question des réfugiés ? Quel est l'impact du schéma 'nous/eux' sur la qualité de notre journalisme ? Quel est l'effet de la polarisation de notre société sur les jeunes en voie de radicalisation, sur le travail des professionnels de la police, sur la position que peut adopter un maire face aux tensions qui se manifestent dans des quartiers défavorisés ? Que fait un enseignant quand sa classe se polarise en une pensée 'noir/blanc', et que les nuances disparaissent du débat ? Comme les médias le montrent quotidiennement, le modèle de pensée 'nous/eux' est présent à tous les niveaux de la société (micro, méso et macro), et il est donc surprenant que nous ne disposions toujours pas d'un cadre de réflexion digne de ce nom pour le décrypter. Un tel cadre de réflexion, décrivant simplement les lois, les rôles, mais aussi les obstacles et les opportunités, fait défaut.

Certes, il existe des ouvrages utiles sur un phénomène apparenté, à savoir le conflit. Le mode de fonctionnement des conflits a même fait l'objet d'études approfondies au sein d'une discipline spécifique que l'on peut désigner sous le terme générique de 'science des conflits'. Et les compétences nécessaires au traitement des conflits peuvent désormais s'apprendre dans le cadre de formations. Outre cet aspect du 'traitement des conflits', il y a encore celui de la 'gestion des conflits'. Sur la base de ce que nous savons du phénomène conflit, le dirigeant ou manager peut alors apprendre à jouer un rôle efficace à ce niveau, soutenu par des constats scientifiques. Bref, nous avons bien réfléchi et appris les lois du phénomène et la psychologie de ses acteurs, pour pouvoir ensuite agir sur le conflit.

On ne peut pas en dire autant de la polarisation. Cette dernière est souvent perçue comme un conflit de plus grande ampleur, hors de contrôle. Nous luttons contre la polarisation avec les mêmes moyens que ceux que nous utilisons pour lutter contre les conflits (voir partie 2). D'où une série de lacunes, dans la mesure où les deux phénomènes sont en l'occurrence fondamentalement différents. Un conflit met en scène des parties directement impliquées, des propriétaires du

problème, que l'on peut littéralement pointer du doigt. Dans le long conflit nord-irlandais, longtemps appelé *'the Troubles'*, quasiment tous les habitants de Belfast étaient concernés en raison de leur identité religieuse, soit protestante, soit catholique. Ça, c'est un conflit. Ils sont les propriétaires du problème, d'un côté comme de l'autre. De même, quand une bagarre éclate au milieu de la nuit dans un bistrot, il y a des 'propriétaires du problème' et donc un conflit. Chaque personne avec un œil au beurre noir ou une blessure quelconque peut être considérée comme impliquée. La caractéristique d'un conflit, c'est qu'il y a des acteurs qui ont choisi un camp, volontairement ou parce qu'ils y ont été forcés. Il n'est pas très difficile d'identifier ceux qui sont impliqués. Certains ne cherchent qu'à distribuer des coups, d'autres veulent trouver rapidement un compromis, et d'autres encore veulent juste éviter le problème pour se tenir à l'écart du conflit. Mais même ces derniers ne peuvent pas nier avoir un rôle dans la montée de la tension ; la propriété du problème ne fait aucun doute.

Pour le phénomène de la polarisation, les choses sont fondamentalement différentes. Dans la polarisation (le modèle de pensée 'nous/eux'), il y a en principe toujours le choix de se poser ou non en tant que propriétaire du problème. Faire le choix de participer est même un moment crucial pour 'les acteurs'. Vais-je m'engager dans la pensée 'noir/blanc', et jusqu'à quel point ? Qu'il s'agisse de la polarisation 'musulman contre non-musulman' que nous connaissons en Europe, du débat sur le Père Fouettard 'noir' aux Pays-Bas, ou de l'opposition 'jeunes marocains contre policiers', tout cela découle d'un modèle de pensée 'nous/eux' et les gens ont chaque fois le choix de s'impliquer ou de se tenir en dehors. C'est une différence caractéristique entre le conflit et la polarisation.

Dans le cas d'un conflit, on peut identifier les propriétaires du problème (que ceux-ci le veuillent ou non) et donc appliquer une technique de gestion du conflit. C'est différent pour la polarisation, dans la mesure où il faut se demander qui joue un rôle déterminant, à qui on peut ou doit s'adresser. Où commence la gestion de la polarisation ? Ainsi, chaque fois que Daesh commet un attentat terroriste en Europe, on demande

aux musulmans européens de s'en distancier, alors qu'eux-mêmes ne se considèrent ni comme co-auteurs ni comme adversaires de Daesh. Dans le cadre de la polarisation, identifier des responsables, des acteurs principaux (lire : des propriétaires du problème), est une affaire délicate.

C'est un obstacle au développement d'une gestion de la polarisation. Face à des questions très polarisantes, il y a toujours des gens qui veulent se poser en porte-paroles de grands groupes de population. Rien que cela doit déjà éveiller notre méfiance. Le phénomène de la polarisation se caractérise par des acteurs changeants, qui interagissent les uns par rapport aux autres. Certains sont fidèles à un rôle choisi, d'autres sont plus insaisissables et difficiles à définir. Alors qu'il est parfaitement possible d'identifier les parties et intérêts en présence dans un conflit, la polarisation révèle quant à elle une panoplie changeante d'acteurs qui, purement du point de vue des intérêts, agissent parfois en dehors de toute logique. Une analyse des intérêts en présence ne suffit pas à expliquer le comportement inconstant des acteurs ou l'escalade que l'on constate quand la polarisation s'intensifie. D'autres lois sont manifestement aussi à l'œuvre, ce qui explique en partie notre grande impuissance face à la polarisation.

La polarisation est un phénomène avec une dynamique et des lois qui lui sont propres, et sur lesquelles nous n'avons pas beaucoup de prise. Toutes sortes d'intervenants jouent un rôle, contribuent au phénomène, mais au bout du compte 'personne n'a rien fait'. Qui a renforcé la polarisation 'musulman contre non-musulman' ? Le pape François ? Le président Erdogan, en Turquie ? Ces quelques jeunes qui avaient accroché un cochon à un arbre pour protester contre le projet d'implantation d'un centre d'accueil pour réfugiés dans leur village ? La députée néerlandaise Ayaan Hirsi Ali, ou Mohammed Bouyeri, l'assassin de Theo van Gogh ? Les pirates de l'air du 11 septembre ? Et en ce qui concerne la polarisation autour du Père Fouettard... ? Qui l'attise, ou qui agit ? Les acteurs sont aussi actifs qu'insaisissables. Il leur est toujours possible de se retirer de la polarisation, d'échapper à

leur propre rôle ou de nier leur responsabilité. C'est une des principales explications au fait qu'il n'y a toujours pas eu de tentative pour développer une authentique gestion pratique de la polarisation. Mais c'est quelque chose de très complexe, et c'est exactement là que se trouve le nœud du problème. Où et chez qui commencer ?

1.1 Loi I – Construction mentale

C'est là que tout commence. La polarisation obéit à trois lois fondamentales. La première de ces lois étant que la polarisation est avant tout une construction mentale. Cela se passe dans la tête. La polarisation, c'est un modèle de pensée 'nous-eux', dont la construction mentale se compose de tout ce que l'on peut *imaginer* sur ce 'nous' et ce 'eux'. La polarisation n'est donc pas quelque chose d'observable concrètement, cela reste toujours quelque chose d'abstrait. Il s'agit de mots, de concepts et d'idées, à l'inverse de ce qui se passe dans un conflit.

Dans le cas d'un conflit, comme l'attentat du Bataclan à Paris, on entend claquer les rafales de Kalashnikov, on voit des gens qui s'enfuient devant des terroristes scandant 'Allahu Akbar'. La polarisation qui y participe est bel et bien perceptible mais n'est pas réellement observable. Au-delà du cadre strict de la violence, on retrouve ici une construction mentale en termes de 'nous' de 'l'Occident libre' contre 'eux' de 'Daesh et du califat'. Deux identités abstraites qui se combattent et veulent s'exclure l'une l'autre. Quelques mois avant le Bataclan, il y a eu la polarisation 'Daesh/Charlie', où la construction mentale était 'la liberté de parole et la démocratie' contre 'le califat et la sharia'. Le conflit qui a frappé de plein fouet des amateurs de concert, des membres d'une rédaction et des dessinateurs, capitalise en somme sur une polarisation existant de longue date, celle du 'musulman contre le non-musulman', éventuellement recadrée en tant que 'musulmans croyants contre les *kouffar*, les mécréants'. La polarisation 'Allemand contre réfugié' qui s'est développée après une série d'agressions dans et autour de la gare de Cologne dans la nuit de la Saint-Sylvestre en

2016, est du même acabit. Une construction mentale s'est rapidement développée : celle de 'l'Allemand civilisé avec ses hautes idées sur l'égalité entre les hommes et les femmes' contre 'des demandeurs d'asile incultes, pétris de croyances islamistes d'un autre temps sur l'infériorité de la femme'. Nous pouvons constater pour chacun des cas précités qu'il s'agit de constructions mentales. Le 'nous' s'oppose au 'eux', de façon abstraite. C'est une loi fondamentale.

Un autre exemple. Il y a des hommes et il y a des femmes, c'est une réalité biologique observable. Mais il n'y aura de polarisation que si nous attribuons des caractéristiques spécifiques aux pôles (opposés) que sont l'homme et la femme. Il est en effet possible de les opposer de façon tranchante, en chargeant l'identité de chacun des pôles avec des significations particulières qui viennent s'ajouter à leurs réalités biologiques neutres. Être une femme ou un homme est quelque chose qui est défini socialement et culturellement, leurs identités sont chargées de significations. Être femme dans l'univers de la mode n'est pas la même chose qu'être femme en politique. Être femme au Zimbabwe n'est pas la même chose qu'être femme en Suède. Aux Pays-Bas par exemple, vous avez les gens qui habitent au sud des trois grands fleuves (Escaut, Meuse et Rhin) et les gens qui habitent au nord de ceux-ci. C'est un fait indéniable. Il est même possible de documenter cela de façon concrète en vérifiant qui est inscrit dans quelle commune. Mais là où la polarisation (la construction mentale) commence, c'est quand les habitants de Maastricht vont affirmer que les Hollandais (les gens qui habitent les provinces de *Zuid-Holland* et *Noord-Holland*) sont arrogants, et que les Hollandais vont quant à eux prétendre que les Limbourgeois (les gens qui habitent la province de *Limburg*) ne pensent qu'à faire la fête. Dans la polarisation, il est toujours question de deux identités qui sont mises en opposition. Elles sont évidentes, sont présentées comme factuelles. Homme contre femme, Noir contre Blanc, homme politique contre citoyen. Le basculement dans la polarisation se fait lorsque ces différences sont assorties de significations qui sont présentées comme typiques des identités en question. Les hommes sont par exemple actifs et doués pour la technique, alors que les femmes sont passives et adorent

papoter. Les Noirs sont soumis et ont une mentalité de victimes, tandis que les Blancs ont sur la conscience leur passé colonial, car ils sont les descendants d'opresseurs. Enfin, les politiques sont considérés comme 'une élite qui s'accroche au pouvoir', tandis que le citoyen devient subitement 'l'homme de la rue qui sait ce qu'il en est vraiment et à qui il ne faut pas faire prendre des vessies pour des lanternes'.

Avec cette première loi, il est important de constater que des oppositions qui en soi sont neutres, deviennent chargées de signification. Cette charge peut être négative ou positive, peu importe. En fait, chacune de ces charges renforce la polarisation en confirmant dans nos esprits des pôles présentés comme antagonistes. La remarque 'les femmes sont multitâches' (positif) est aussi polarisante que la remarque 'les femmes sont incapables de réussir un créneau' (négatif). Dans les deux cas, la polarisation est renforcée : une identité (l'homme) est mise en contraste avec l'autre (la femme), en tant que pôle opposé. Le résultat est un accent mis sur la différence de l'autre et un focus accentué sur l'identité.

Il y a à la fois de bonnes et mauvaises nouvelles. La mauvaise nouvelle, pour commencer, est que la polarisation est dans notre nature. Nous faisons inévitablement des distinctions (nous pensons en termes de 'nous' contre 'eux') et avons une forte tendance à nous cramponner à ces distinctions. Depuis que j'habite à la campagne, je fais une distinction entre moi et les gens qui ont une 'mentalité de citadin'. Et ce sentiment s'accroît à mesure que j'y pense, que j'apprécie mon jardin et les prés qui m'entourent. Tout comme l'ex-fumeur sent un fossé se creuser entre lui et ceux qui n'ont pas encore eu le bon sens d'arrêter de fumer. Nous contribuons à l'élaboration de pôles qui s'opposent, et nous déterminons aussi qui nous sommes en attribuant des caractéristiques à l'autre. La polarisation est étroitement liée à l'acquisition ou à la confirmation d'une identité propre. La polarisation est créatrice d'identité, et c'est pour cela que nous en avons besoin. Nous continuons de le faire, encore et encore.

Et il y a malgré tout aussi une bonne nouvelle, dans la mesure où la

polarisation est le fruit de constructions mentales, de cadres au sein desquels nous posons notre réflexion. Ces cadres, nous pouvons les influencer, les orienter, voire les manipuler. Ils sont en partie façonnables et peuvent parfois être modifiés, démontés, le cas échéant complètement remplacés. Il faut parfois beaucoup chercher, parfois c'est évident et parfois cela se fait tout seul. La polarisation 'Rotterdam contre Amsterdam', qui se prolonge dans la polarisation 'Feijenoord contre Ajax', s'efface totalement quand c'est l'équipe nationale qui joue. Surtout quand les Oranges affrontent le voisin allemand. Sur un plan culturel, qui est évidemment plus important que celui du football, on peut aussi examiner l'évolution de l'antagonisme homme/femme. Au cours de la première moitié du siècle dernier, le mouvement féministe a intensément combattu la charge inhérente à cet antagonisme. Une fois mariées, les femmes ne pouvaient plus travailler, elles sont entrées dans le vingtième siècle sans avoir le droit de vote, et leur rôle premier était celui de mère. Le contraste avec l'homme, gagne-pain et chef de famille, était énorme. Dans la polarisation qui s'est déchaînée en réponse à la vague féministe des années soixante-dix, beaucoup, mais pas tout loin s'en faut, a été fait pour corriger le cadre 'homme contre femme'. Des oppositions même séculaires, des certitudes identitaires, peuvent s'écrouler. C'est une bonne chose de savoir que la polarisation est une construction mentale. Cela implique que nous ne sommes pas impuissants face à elle.

1.2 Loi II – Carburant

La polarisation a besoin de carburant. Elle fonctionne comme un feu ouvert que l'on ne peut pas laisser trop longtemps sans surveillance. Il faut continuellement y revenir pour remettre une bûche. Et si vous n'arrivez pas à temps, il ne sera pas facile de ranimer la flamme. De même, si vous arrêtez de nourrir la polarisation, elle va s'étioler. Elle va baisser en intensité et finir par s'éteindre. Une certaine opposition 'nous/eux' s'est installée entre les Norvégiens et les Lapons dans l'extrême nord de la Scandinavie. Les Norvégiens trouvent que les Lapons ne sont pas des gens recommandables, qu'ils boivent trop

d'alcool et qu'ils ne sont pas fiables. Les Norvégiens répètent à l'envi que cela fait partie intégrante de l'identité des Lapons, parce que ceux-ci se sentent plus Lapons que Norvégiens. Avec de telles déclarations sur l'identité des Lapons, les Norvégiens nourrissent une polarisation qui ne date pas d'hier. Mais les Lapons ne sont pas en reste non plus : pour eux, les Norvégiens se sentent simplement supérieurs, veulent leur imposer des règles qui ne sont pas les leurs, et au bout du compte les Norvégiens sont des gens à qui on ne peut pas faire confiance ! Et qui ne tiennent pas les promesses qu'ils font. 'D'ailleurs, nous ne voulons pas qu'on nous appelle Lapons. C'est une insulte, nous sommes les Sami.' Et ainsi, chaque déclaration sur l'identité de chacun des pôles opposés (Sami ou Norvégien) vient nourrir cette question latente.

Mais la polarisation peut aussi se développer en très peu de temps. Dans le cadre d'une de mes formations sur la polarisation, il était prévu que je forme deux groupes le même jour. Le changement de groupe devait se faire lors du lunch copieux qui était prévu à midi. Le premier groupe se servit généreusement de sandwiches au jambon et au fromage, puis partit. Le deuxième groupe arriva ensuite, mais il restait trop peu à manger pour eux. Et cela a été le point de départ d'une polarisation : le groupe de l'après-midi décréta que le groupe du matin était asocial, une personne précisant même que les gens de ce groupe travaillaient dans un département qui se la jouait de toute façon en solo. Eux-mêmes, c'est-à-dire le groupe de l'après-midi, n'auraient jamais osé s'empiffrer au détriment de l'autre groupe ! L'identité des deux groupes dans cette polarisation 'matin contre après-midi' a été facilement nourrie. Le carburant se reconnaît très facilement et se révèle très rapidement. C'est l'identité de l'autre qui est centrale et qui fait l'objet d'allégations (groupe de l'après-midi, groupe du matin, Sami ou Norvégien). Il importe d'ailleurs peu que ces allégations soient positives, négatives ou neutres : le schéma reste le même, *eux* sont comme ça et *nous* sommes comme ci.

Les réfugiés sont des migrants économiques, les demandeurs d'asile sont des bombes de testostérone, les sympathisants du PVV (*Partij*

Voor de Vrijheid) aux Pays-Bas sont des égoïstes incultes, les ‘bobos de gauche’ sont de grands naïfs, les Serbes sont agressifs, les Bosniaques sont fourbes, les Berbères sont des arriérés, les Turcs ne sont pas ouverts, la police discrimine, les politiciens cherchent uniquement à faire des voix, les banquiers s’en mettent plein les poches, les Polonais sont des profiteurs, les Polonais sont de bons ouvriers, Obama c’est bien, Trump c’est mal, les catholiques sont hypocrites, les protestants sont des gens droits, les Brabançons sont conviviaux, les habitants de Groningen sont rigides. Aucune de ces allégations ne rend justice à l’identité de l’autre, mais vient en revanche nourrir une polarisation bien précise. Au même titre d’ailleurs que leur négation : les réfugiés n’avaient pas d’autre choix que de quitter leurs foyers, les sympathisants du PVV sont justement des idéalistes, les ‘bobos de gauche’ ont le cœur à la bonne place, la police intervient toujours sans le moindre préjugé... À chaque allégation négative correspond une allégation positive, en fonction de ce que nous pensons de l’autre. Mais cela ne change rien pour le phénomène du carburant. Dès que nous mettons l’identité de l’autre au centre du débat en l’assortissant d’une allégation sur sa nature, nous nourrissons la polarisation : le modèle de pensée ‘nous/eux’. Dans un tel contexte, dire que ‘les homos sont des pervers’ a le même impact que dire que ‘les homos sont généralement des personnes agréables et attentives aux autres’. Les deux allégations fournissent du carburant. Il s’agit d’allégations univoques sur l’identité de l’autre. Bien ou mal intentionnées, cela n’a aucune importance.

J’ai souvent remarqué que ce dernier point de vue ne percole que lentement. Et cela est lié à la troisième loi fondamentale. Lorsque nous lançons des allégations (= carburant), nous suggérons que nous échangeons des faits entre nous, qu’en marquant notre accord ou notre désaccord avec ces allégations identitaires nous pouvons élever le débat à un niveau supérieur. En esquissant l’identité de l’autre, notre pôle opposé, nous voulons en effet partager notre connaissance de l’autre et nous faisons en somme preuve d’une ouverture maximale à la discussion. Nous donnons ainsi l’impression de nous situer dans le domaine du raisonnable et de la conversation. Mais c’est une illusion,

ce n'est pas le cas pour la polarisation.

1.3 Loi III – Dynamique émotionnelle

La polarisation est une dynamique émotionnelle. Quand elle s'intensifie, le nombre de sujets de conversation (le débat et la discussion) augmente tandis que la raison recule. La polarisation est une dynamique émotionnelle à cent pour cent. Le philosophe dirait que ce n'est plus le *logos* qui compte mais le *pathos*. Cela explique également en partie notre impuissance à son égard. Maires, politiciens, enseignants... tous aimeraient avoir le pouvoir de ramener le calme grâce à une parole bien ciblée. Mais un contre-argument ne touche que rarement la raison et est le plus souvent perçu de façon viscérale.

Le meurtre de Marianne Vaatstra, jeune fille violée et assassinée en Frise en mai 1999, illustre bien ce propos. L'auteur n'avait pas été identifié, et ce crime a nourri pendant des années une forte polarisation entre la population locale et les résidents d'un centre d'asile situé dans les environs, à Kollum. La population locale était convaincue que le crime avait été commis par un des résidents du centre. Pendant des années, elle s'est battue pour que l'on cesse enfin de protéger le ou les présumés auteurs. Le mode de pensée 'nous/eux' s'est ainsi fortement enraciné. Jusqu'à ce que, des années plus tard, le véritable auteur soit enfin arrêté. Des traces ADN relevées sur le lieu du crime incriminaient un éleveur frison, blanc, d'âge moyen et résidant à 2,5 kilomètres de là. Les faits étaient irréfutables. Mais quelle pouvait être la force de cette preuve pour des gens qui avaient investi pendant des années dans l'image qu'ils se faisaient de l'ennemi ? Dans la dynamique émotionnelle qu'est la polarisation, les faits ne suffisent pas. Et aujourd'hui encore, dans le nord-est de la Frise, certains sont toujours convaincus que le crime a bel et bien été commis par un demandeur d'asile.

Cette troisième loi en matière de polarisation n'est pas sans conséquences. La raison n'apporte qu'une réponse limitée à la

polarisation. Échanger des connaissances sur l'identité de l'autre, développer une compréhension pour les points de vue du pôle opposé, tout cela n'a qu'un effet très limité, car la polarisation n'obéit pas à la raison. L'inconstance d'un ressenti viscéral suit une logique propre, à laquelle nous sommes tous très sensibles. Raisonner en termes d'amis et d'ennemis est une habitude tenace, réfractaire aux preuves tangibles. Et quand bien même les faits établiraient le contraire, il est encore toujours possible de se rabattre sur la théorie du complot.

Le nombre croissant des théories de ce genre, par exemple dans les salles de classe, est un bon indicateur de la polarisation. La théorie du complot est l'échappatoire parfaite pour quand même avoir raison et pouvoir se raccrocher à sa conviction, alors que tous les faits prouvent le contraire. Il faut une théorie du complot pour pouvoir continuer à prétendre que Marianne Vaatstra a été assassinée par un réfugié. Ce phénomène se manifeste par exemple aussi dans le cadre de la polarisation 'Israël/Palestine'. La 'conspiration juive' est un concept très ancien, selon lequel nous serions tous manipulés par un complot à l'échelle planétaire. Les attentats du 11 septembre (9/11) seraient quant à eux le fruit d'un complot dans le cadre duquel les États-Unis auraient sacrifié leurs propres citoyens pour pouvoir donner corps à l'image d'un ennemi. Certains jeunes s'accrochent à la théorie du complot pour soutenir l'idée que les musulmans sont tous pacifistes et que jamais ils ne commettraient un tel attentat, qu'il faut chercher le mal ailleurs. Une tentative ultime pour se cramponner à une polarisation au sein de laquelle nous continuons à nous justifier nous-mêmes et à justifier l'image extrême que nous avons de nos ennemis.

En résumé

Dans une polarisation, les pôles opposés sont désignés : 'nous' contre 'eux'. Il s'agit en l'occurrence d'une construction mentale. Chaque pôle est positionné face à l'autre et chargé d'une signification. Nous avons à faire avec le modèle de pensée 'nous/eux'. La polarisation n'est pas quelque chose que l'on peut observer sous une forme concrète. Elle

existe bel et bien, mais dans notre esprit. Cette pensée peut se perpétuer (en d'autres mots avoir prise sur nous) tant qu'il y a des gens pour la nourrir. La polarisation a besoin d'être nourrie en permanence, et le carburant qu'elle utilise est constitué d'allégations univoques sur la nature identitaire du pôle opposé. Dans sa forme la plus simple : nous sommes dans le bon, ils sont dans l'erreur. Il en résulte une dynamique émotionnelle à laquelle tout le monde est réceptif. Cela parle aux 'tripes'. La rhétorique de la polarisation est peu sensible à une contre-argumentation raisonnée.

2 Cinq rôles

Pour pouvoir prendre position par rapport à la polarisation et au final pouvoir développer une stratégie ou une gestion pratique de la polarisation, il faut distinguer cinq rôles différents. Ces cinq rôles interviennent dans toute situation de polarisation. Choisir un rôle présente des avantages et des désavantages. En effet, chaque rôle apporte un bénéfice mais a aussi un coût. La cohésion de ces cinq rôles permet de se forger une image convaincante de la dynamique (disons le mécanisme) de la polarisation. Elle est extraordinairement ingénieuse dans son fonctionnement, et d'une simplicité enfantine en tant qu'image. En décrivant ces cinq rôles, je mets en lumière leur fonctionnement, les pièges et enfin les opportunités qu'ils présentent, sans qualifier un rôle de bon ni l'autre de mauvais. Chaque rôle est à la fois bon et mauvais, et nous l'avons tous 'joué' déjà au moins une fois. Les descriptions ci-après n'ont pas pour objectif de qualifier ou de disqualifier l'un ou l'autre de ces rôles. Leur but est apprendre à discerner le fonctionnement de chaque rôle pour nous permettre d'en choisir un en toute connaissance de cause. Ce qui est mieux que de s'y retrouver sans l'avoir voulu.

2.1 Rôle 1 – L'incitateur (*The pusher*)

Le premier rôle se rencontre sur chacun des deux pôles. L'incitateur est celui qui a la simple tâche de fournir du carburant pour nourrir le modèle

de pensée 'nous/eux'. Il ou elle le fait souvent avec verve. Donald Trump est un incitateur. Dans la polarisation entre Américains et musulmans, il déclare : 'Les musulmans sont indésirables'. Geert Wilders aussi est un incitateur. Dans la polarisation entre Néerlandais et réfugiés, il affirme que 'Les réfugiés sont des bombes de testostérone'. Khalid El Bakraoui est un incitateur à titre posthume. Dans son testament, l'auteur de l'attentat-suicide de la station de métro bruxelloise Maelbeek évoque la polarisation entre l'Occident et Daesh. 'Les incroyants sont décadents.' Notez bien qu'il s'agit ici d'allégations d'une grande simplicité. Même dans leur catégorie (*one-liners*), ces remarques revêtent la forme la plus simple. L'autre est... Ils sont...

Mais attention, ce que l'incitateur d'un pôle donné fait, l'incitateur du pôle opposé le fait tout autant. Aux Pays-Bas, dans la polarisation entre le parti PVV de droite et le parti SP de gauche, les incitateurs partisans du SP affirment avec conviction que le PVV se trompe. Les électeurs du PVV ne sont pas cultivés, ils lisent le Telegraaf, sont des égoïstes aux capacités intellectuelles limitées. Pour l'incitateur, le mal se trouve toujours du côté opposé.

L'incitateur occupe un rôle principal. Et prendre ce rôle peut être séduisant car il apporte une chose en particulier : la conviction (morale) d'avoir raison, et que l'autre a totalement tort. L'incitateur est sûr de détenir la vérité, pas à 92 pour cent, pas à 98 pour cent, mais à 100 pour cent. Fort de cette certitude, l'incitateur se sent capable de déplacer des montagnes.

Ce sentiment d'avoir moralement raison donne à la confrontation le caractère d'un combat sacré. Pour Geert Wilders, c'est 'l'islamisation' qui doit être combattue. Pour les incitateurs du parti politique Denk, il faut combattre la discrimination. Et la même règle s'applique aux deux camps : la nuance affaiblit, tandis que la pensée 'tout noir/tout blanc' renforce la position propre. C'est la raison pour laquelle les vrais incitateurs n'ont pas d'oreille pour la discussion ou le débat. Ils sont intéressés par l'expression de leur propre conviction, par la répétition de cette conviction, et le cas échéant par l'apport de (nouveau)

carburant. L'autre est... Notre identité se dresse face à leur identité. Nous n'avons rien en commun, et c'est précisément pour cela que chacun doit faire son choix. Un incitateur qui s'autorise à écouter l'autre, perd son rôle. Inimaginable !

Mais il y a un prix à payer, et cela relève parfois même du sacrifice. Celui ou celle qui s'investit dans le rôle d'incitateur devient visible. C'est d'ailleurs aussi le but, mais la dynamique émotionnelle peut également se retourner contre l'incitateur. Geert Wilders paie son combat par de l'insécurité. Nelson Mandela a croupi en prison pendant des années. Le djihadiste de Molenbeek a, littéralement, choisi la voie sans issue. Les pôles extrêmes ne proposent bien souvent plus qu'une seule voie. Vers l'extérieur, vers plus extrême encore. La caractéristique même de la polarisation qui met l'incitateur en selle, qui lui procure du pouvoir, à savoir le fait que la polarisation est une dynamique émotionnelle, la rend également imprévisible. Le vent peut tourner. Un incident peut soudainement provoquer un revirement du ressenti viscéral. La polarisation n'est pas façonnable, même pas par l'incitateur. À un moment donné, l'incitateur joue son rôle avec verve, fournit du carburant, et l'instant d'après il perd le contrôle. Dans la polarisation entre les Noirs et les Blancs aux États-Unis, qui se focalise incident après incident sur un affrontement entre policiers blancs et suspects noirs, personne n'a plus le contrôle des émotions. Cela peut se retourner contre le président blanc Trump, mais tout aussi bien contre son prédécesseur Obama, le président noir du pays.

La psychologie de l'incitateur est très particulière. C'est sa conviction morale d'avoir raison qui pilote, qui oriente les efforts et qui fournit beaucoup d'énergie. L'inconstance de la dynamique de la polarisation rend sa position imprévisible. Et ce qui le caractérise le plus (la seule voie possible est vers le plus extrême encore) le rend à la fois vulnérable et puissant. La voie de la modération, c'est perdre la face. Personne ne veut en effet paraître indécis, certainement pas dans un combat qui peut être presque perçu comme sacré et qui exige donc des sacrifices. La nuance n'y est pas la bienvenue.

2.2 Rôle 2 – L'adhérent (*The joiner*)

Les incitateurs établissent un champ de tension entre deux pôles opposés. Ils lancent des allégations 'noir/blanc', et un choix se crée au sein de ce champ de tension. Le choix primaire n'est pas le choix en faveur de l'un ou de l'autre camp, mais bien le choix de participer ou non. L'incitateur essaye de faire monter la pression de la polarisation. Et plus il arrive à présenter les choses de façon convaincante, plus il y a une pression à prendre parti dans le clivage. C'est ce que l'adhérent finit par faire. Il choisit un camp au sein du champ de tension entre les pôles. Ce faisant, l'adhérent ne souscrit pas nécessairement à tous les points de vue énoncés par l'incitateur. Il choisit un camp mais agit dans les limites du champ de tension. Il n'est pas aussi extrême que l'incitateur et tient souvent à le souligner. L'incitateur parle, l'adhérent souscrit 'en partie' à la vision de l'incitateur. Voilà comment se répartissent les rôles.

Nous connaissons tous cet oncle qui pendant une fête d'anniversaire s'amuse à jeter un pavé dans la marre : « Bon, à propos de l'islam et de l'EI, je ne suis pas tout à fait d'accord avec Donald Trump, mais il a le mérite de mettre les points sur les i. » L'adhérent choisit son camp mais n'est pas un incitateur. « Je ne suis pas d'accord avec Geert Wilders, mais il n'a pas tout à fait tort ». Voilà typiquement le genre de déclaration que l'on peut attendre d'un adhérent. Il peut jouer sur deux tableaux. D'une part, il n'est pas aussi extrême que cela et dit être ouvert à la discussion. D'autre part, on ne peut plus jamais dire de lui qu'il est naïf. Quand le danger devient 'menaçant', il entre en action, choisit un camp et se salit les mains.

Les adhérents sortent de la pression de la polarisation. Ils ont l'avantage de rejoindre un camp de sympathisants. Ils se voient attribuer une couleur et un statut. Pour l'adhérent, il s'agit là d'avantages psychologiques. Mais le désavantage, c'est que cela suppose aussi un camp adverse identifiable, vis-à-vis duquel il a annoncé sa couleur. Le choix a été fait et, surtout quand la polarisation s'intensifie, il n'est quasiment plus possible de changer. Au plus fort de

l'affrontement, cela s'appelle une trahison. Lorsque la polarisation est moins intense, cela s'appelle retourner sa veste. À l'instar de l'attitude et de la position de l'incitateur, l'adhérent s'engage en principe dans une voie à sens unique. Sur la voie d'un modèle de pensée 'noir/blanc', la nuance est difficile. Un des principaux dangers sur cette voie est que l'incitateur aille 'trop loin' aux yeux des adhérents. C'est la raison pour laquelle l'adhérent prendra dans un premier temps toujours ses distances par rapport à l'incitateur, comme pour montrer qu'il n'a pas perdu son indépendance de pensée et de jugement. Et c'est également la raison pour laquelle l'incitateur est très attentif à voir s'il peut ou doit se montrer un peu plus extrême dans ses points de vue pour attiser la polarisation. L'incitateur n'a pas son pareil pour sonder le climat, la température parmi les adhérents. Quand il en appelle à une 'taxe sur le voile', Geert Wilders choque les bien-pensants juste ce qu'il faut pour libérer du nouveau carburant. Après l'avoir initialement rejetée, le camp des adhérents est désormais prêt à souscrire à cette allégation-là aussi. Un nouveau pas a ainsi été franchi vers une intensification de la polarisation entre musulmans et non-musulmans. Tout comme la polarisation entre l'ordre établi et Geert Wilders est exacerbée chaque fois qu'on le compare à Adolf Hitler. Le schéma bon/mauvais pratiqué par les pôles opposés au sein de ce champ de tension, fournit systématiquement du nouveau carburant pour nourrir une polarisation qui ne date pas d'hier.

Dans la biologie de l'Homme, nous connaissons l'avantage d'un modèle de pensée 'noir/blanc'. Nous devons en effet pouvoir distinguer un ami d'un ennemi. La capacité à faire cette distinction augmente nos chances de survie. En ce sens, l'adhérent répond à un réflexe biologique inscrit en chacun de nous. Face au danger, nous recherchons la sécurité, nous préférons être entourés de personnes du même bord plutôt que de nous retrouver seul entre deux feux.

Des adhérents, il y en a évidemment de toutes sortes et de tous niveaux. À proximité des pôles se trouvent les aspirants incitateurs, très affairés à prouver qu'ils ont raison, avec des faits et des raisonnements. Les informations concernant l'identité du pôle opposé doivent être

négatives, et sont dès lors sélectionnées sur la base de ce critère. Toutes les informations qui renforcent la conviction d'avoir raison sont les bienvenues. La capacité à capter les échos de la conviction d'avoir raison est une des caractéristiques du contexte de l'adhérent proche des pôles. Les adhérents et les incitateurs évoluent au sein de ces sortes de 'chambres d'écho' dont parlent les experts de la radicalisation. Leur écoute est sélective, et orientée de préférence vers l'incitateur de leur propre camp.

On reconnaît la position précise de l'adhérent à la mesure dans laquelle il est disposé à accepter la discussion. L'adhérent qui se situe près du pôle est surtout intéressé par le monologue. L'adhérent un peu plus modéré souhaite et entame la discussion. Sa conviction d'avoir raison continuera de prévaloir dans cette discussion, mais il y aura malgré tout un échange d'idées. Et puis, il y a l'adhérent qui souhaite entamer un débat, qui occupe une position encore un peu plus centrale. La différence entre un débat et une discussion, c'est que dans un bon débat il y a aussi de l'écoute et parfois une légère modification des points de vue. Mais il n'y a qu'au centre que l'on peut voir se profiler la promesse d'un autre type d'entretien, le dialogue, qui ne s'articule plus autour de toutes sortes de points de vue. Un vrai dialogue permet de formuler une question commune ou un dilemme commun. Mais ce genre d'échange ne tolère pas le modèle de pensée 'noir/blanc', et ne sert donc pas les intérêts des adhérents, encore moins ceux des incitateurs. Pour ce type d'échange, il faut des interlocuteurs d'un autre genre. Et c'est ainsi qu'un troisième rôle voit le jour.

2.3 Rôle 3 – Le groupe silencieux (*The silent*)

Entre les pôles et à une certaine distance des adhérents, il y a place pour un 'centre', composé de ceux qui ne prennent parti pour aucun camp. Ni noir, ni blanc, mais gris. Parfois, cela relève simplement d'une certaine indifférence. Tout le monde n'écoute pas les discours des incitateurs, tout le monde n'est pas sensible à leurs paroles, tout le monde ne perçoit pas des enjeux suffisamment motivants. Les

indifférents se retrouvent au centre. Parfois c'est l'inverse et c'est précisément parce qu'ils sont fortement impliqués que certains préfèrent se positionner au centre. Ce n'est pas que les questions abordées (Brexit ou non, pour ou contre Bruxelles, pour ou contre l'interdiction du niqab, pour ou contre Gülen) laissent la personne impliquée indifférente, mais c'est précisément parce qu'elle se sent concernée et qu'elle estime que tout est question de nuance, qu'elle opte pour le centre. Pas par hasard, mais volontairement et en connaissance de cause.

Entre celui qui est indifférent et celui qui se sent concerné, il y a celui qui motive son attitude par la neutralité. Certains sont obligés, de par leur profession, de se positionner au centre. Fonctionnaires, juges, policiers, maires, prêtres ou pasteurs, ceux-là font bien de ne pas opter pour l'un ou l'autre pôle. Leur fonction exige une position neutre équilibrée.

En bref, on retrouve au centre un grand nombre de positions qui peuvent être motivées par des contextes très différents. Le fait est que le groupe qui occupe le centre choisit avant tout de ne pas prendre part à la polarisation. Il résiste à la pression de la polarisation. C'est donc la raison principale pour laquelle ce centre est précisément le groupe cible de l'incitateur. Pour ce dernier, le point de vue du pôle opposé n'est que moyennement intéressant. Ce qui l'intéresse le plus, c'est d'avoir un impact sur cet 'entrejeu'. C'est là qu'il y a un profit à tirer, un profit qui ne consiste d'ailleurs pas nécessairement à gagner l'entrejeu à sa cause. Ce serait bien sûr parfait, mais le plus important est d'amener le centre à choisir un camp, pour ou contre. Tout qui ne s'inscrit pas dans le modèle de pensée 'noir/blanc' est une épine dans le pied de l'incitateur. Nous nous trompons en pensant que la cible de l'incitateur est le pôle opposé. Pour l'incitateur, le pôle opposé est le sujet de la conversation, mais son véritable groupe cible, c'est le 'centre'.

La caractéristique commune de ceux que l'on retrouve dans l'entrejeu n'est pas leur motivation, car celle-ci peut fortement varier. Leur caractéristique commune, c'est leur invisibilité. Ils sont silencieux, pour

la simple et bonne raison que la nuance, la position médiane, n'a aucune voix au chapitre. Il y a comme une ligne de visibilité sous le centre, qui court du point zéro vers l'extérieur. Le discours devient plus bruyant, gagne en audience à mesure que l'on s'éloigne du centre de cette ligne dans les deux directions. Le centre est lui-même un public muet, dans le sens où il ne fait aucun bruit. Les adhérents montent sur la scène et deviennent de plus en plus visibles à mesure qu'ils s'expriment. Les incitateurs sont non seulement sur la scène, ils se mettent aussi sous le feu des projecteurs et conquièrent cette place en distillant au bon moment de petites phrases chocs, suffisamment extrêmes pour se faire remarquer, mais pas extrêmes au point de risquer de perdre des adhérents. Adapter la polarisation à ses propres besoins exige que l'on fasse la bonne prestation sur cette ligne de visibilité.

La ligne de visibilité apporte un gain en termes d'identité. Celui qui annonce sa couleur s'acquiert une identité. En classe, les jeunes qui se montrent plus radicaux, qu'ils soient de droite ou de gauche, sont plus populaires que ceux qui restent cachés. Et plus les adhérents et les incitateurs investissent dans leur identité, plus il devient difficile de changer de bord ou de tempérer sa position. Sur la voie qui s'écarte du centre, la polarisation exige toujours plus. C'est une dynamique dont le fonctionnement est si ingénieux que les acteurs n'y voient eux-mêmes rien de mal. Pour un jeune en voie de radicalisation, cela commence parfois avec une simple interrogation : où est ma place ? Est-elle parmi les terroristes qui, au nom de ma religion, vont s'écraser sur deux gratte-ciels, ou parmi les victimes qui se regroupent sous l'appellation de 'nous, citoyens de l'Occident libre' ? Ne se sentant proche d'aucun de ces deux camps, le jeune se retrouve dépourvu. Dès l'instant où il ose le modèle de pensée 'noir/blanc', cela lui donne une identité, une conviction, un camp de partisans. Cette règle s'applique dans les deux directions de ce champ de tension.

La visibilité est une motivation importante. Une identité solide est une condition importante au bien-être de l'individu. Et c'est ainsi que plusieurs forces convergent sur ce que j'ai appelé ici la ligne de visibilité

que, pour clarifier les choses, on pourrait aussi appeler dans un autre contexte ligne d'identité ou ligne de radicalisation, voire ligne de conversation. Du dialogue, qui est la forme d'échange qui se situe au centre, on s'écarte l'un de l'autre via le débat et la discussion, vers le monologue, qui est la forme que l'on retrouve aux et autour des pôles. La ligne reflète dès lors aussi notre capacité et notre incapacité à amener les pôles opposés à se parler. Nous le voudrions bien, mais ce n'est pas toujours opportun.

2.4 Rôle 4 – Le bâtisseur de ponts (*The bridge builder*)

Ces trois premiers rôles m'ont permis d'esquisser un champ de tension. Dans toute polarisation, il y a un quatrième rôle qui apparaît, celui de l'acteur qui se positionne au-dessus de la mêlée. C'est le bâtisseur de ponts, qui considère qu'il faut agir face à la polarisation. Il scrute les extrêmes et voit les lacunes dans la vision du monde prônée par l'un et l'autre pôle. Et c'est précisément à cause de ces lacunes que le bâtisseur de ponts décide d'entrer en jeu. Dans certains cas, il veut avant tout organiser un dialogue. Ne peut-on raisonnablement penser que les parties devraient pouvoir arriver à un échange de points de vue ou de vision ? Il doit quand même être possible d'identifier les différences, et de chercher des points de convergence ? Des porte-paroles de différentes communautés sont invités à prendre part à des entretiens. Aux Pays-Bas, ce seront des tables rondes, tandis qu'au Liban, ce seront plutôt des pourparlers de paix. En Bosnie, j'ai pu prendre part à une conférence où des bâtisseurs de ponts s'efforçaient de réconcilier les parties en présence. Dans ce genre de situation, le dialogue (un entretien de personne à personne, de pôle à pôle) est utilisé comme moyen privilégié pour conjurer la polarisation.

Le bâtisseur de ponts utilise diverses stratégies. Parfois, son antidote, son instrument sera 'la contre-narrative'. Le but de ces contre-récits est d'amener les incitateurs ou les adhérents à modérer ou modifier leur point de vue. Face aux patriotes de l'extrême droite en France qui sont entrés en guerre contre les 'réfugiés-profiteurs', le bâtisseur de ponts

produira un contre-récit dont le but essentiel sera de mettre en lumière l'aspect humain du réfugié, les droits de l'enfant, ou la situation dramatique à la frontière entre la Grèce et la Turquie. Et là où l'activiste d'extrême gauche qui vient en aide aux réfugiés ne ressent aucune sympathie pour le Français qui se sent menacé dans son existence, le bâtisseur de ponts va mettre en lumière les inquiétudes (économiques) fondées de l'autre partie. Le bâtisseur de ponts croit dans la production de contre-récits (positifs) pour chercher un équilibre, pour adoucir les extrêmes.

En faisant cela, le bâtisseur de ponts agit en réalité à la plus grande satisfaction de l'incitateur. Tout en ayant les meilleures intentions du monde, le bâtisseur de ponts vient nourrir la polarisation. Tant l'organisation d'un dialogue entre les incitateurs, que la mise à disposition d'une scène pour les pôles opposés (à comprendre comme forme de légitimation de la polarisation) ou encore la production de contre-récits nourrissent la polarisation. Les incitateurs tolèrent les bâtisseurs de ponts parce que ceux-ci font leur jeu. C'est exactement la raison pour laquelle les participants à ma formation au Liban m'ont dit détester le dialogue. La tribune revient systématiquement aux incitateurs, et le centre a rarement la parole. Les bâtisseurs de ponts commettent la grosse erreur de croire que l'on peut créer un pont à partir du milieu du fossé. Si celui-ci est profond, il n'y a pas d'autre moyen que de commencer en l'air, sans la moindre possibilité d'appui. En d'autres mots, la mission a peu de chances d'aboutir. Les incitateurs tolèrent le bâtisseur de ponts, mais sont en même temps rarement intéressés par un entretien avec leur pôle opposé. Geert Wilders ou Marine Le Pen n'ont aucune envie de dialoguer avec leur pôle opposé. Les djihadistes ne sont pas ouverts à un entretien avec des penseurs séculaires. Tout ce que veulent les incitateurs, c'est développer leur monologue.

Les bâtisseurs de ponts fournissent du carburant, les incitateurs fournissent du carburant, et il y a encore un troisième acteur qui fournit du carburant : les médias. Ils jouent un rôle d'accélérateur du processus de polarisation. Pas de façon intentionnelle. Il est en effet

généralement admis que le rôle des médias est de montrer les contrastes en œuvre dans le jeu sociétal. Pour et contre, débat contradictoire, telle est la devise professionnelle du journaliste. En d'autres mots, le journalisme laisse la parole tant aux incitateurs qu'aux adhérents. Le spectateur, le lecteur, l'auditeur (le centre) doit se forger une opinion sur cette base, et les médias exercent de la sorte un effet catalyseur sur la polarisation. Jour après jour, ils déroulent à nouveau la ligne de visibilité. Un échange en studio, avec deux invités, sur un sujet d'actualité brûlante, ne sera intéressant que s'il permet de mettre les extrêmes en lumière. Il est à noter que seuls le monologue et la discussion semblent bénéficier du droit d'antenne. Le débat est extrêmement rare, et pour le dialogue il n'y a pas assez de temps ni d'argent. Mon objectif ici est d'identifier ceux qui fournissent du carburant sans juger de leur bien-fondé ou non : les incitateurs nourrissent la polarisation en connaissance de cause, les bâtisseurs de ponts l'alimentent aussi mais avec les meilleures intentions du monde ; quant aux médias, ils catalysent l'ensemble et, de par l'énorme volume de contenu qu'ils produisent, peuvent être qualifiés de fournisseurs attirés de carburant pour la polarisation.

2.5 Rôle 5 – Le bouc émissaire (*The scapegoat*)

Le cinquième rôle apparaît quand la polarisation s'intensifie de façon excessive. La pression de la polarisation fluctue considérablement. Le modèle de pensée 'noir/blanc' peut gagner du terrain, et ensuite en reperdre. La dynamique de la polarisation est comparable à un mouvement d'inspiration et d'expiration. Les grands groupes d'adhérents des deux camps grandissent et diminuent de la même façon. Lorsque la pression de la polarisation augmente, le groupe du centre s'amenuise et les adhérents gagnent des partisans. Le modèle de pensée 'noir/blanc' peut alors atteindre un point culminant. Deux camps se font face. À ce moment précis, les incitateurs s'écarteront prudemment vers l'extérieur sur la ligne de visibilité, désireux de rester en bordure du feu des projecteurs. Et s'il faut pour cela trouver des points de vue plus extrêmes encore, ils le feront. Un incitateur veille à

se fondre dans la masse. Ce qui est ennuyeux, car en cas de polarisation excessive, le centre s'amenuise, les joueurs de l'entrejeu deviennent des adhérents, les adhérents des incitateurs, tandis que l'incitateur doit lâcher les rênes.

Se profile de la sorte un tableau final qu'illustre par exemple une situation de guerre civile. C'est ce que nous avons vu au Rwanda, lors de l'affrontement entre Hutus et Tutsis. La pression de la polarisation a très rapidement atteint un niveau paroxystique. Suite au crash de l'avion présidentiel, une radio a clamé sur les ondes la responsabilité d'un des deux camps alors que la polarisation 'Hutu contre Tutsi' n'était encore qu'à peine perceptible. Dans ses émissions, la radio en question allait même jusqu'à traiter de cafards les membres du pôle opposé. Cette phase est particulièrement dangereuse. En effet, chaque fois que dans une situation de polarisation, un des camps est comparé à l'une ou l'autre forme de vermine, on peut dire que le cap de la civilisation a été franchi. Les cafards, il n'y a pas trente-six façons de les traiter : on les écrase ! En trois jours, le pays s'est retrouvé à feu et à sang. Il ne restait plus qu'un seul choix pour la population locale : être soit Hutu, soit Tutsi. Quand la rage est aveugle, il devient utopique d'espérer pouvoir adopter une position neutre, une attitude indifférente voire un point de vue nuancé. La guerre civile est un stade ultime de la polarisation, qui se caractérise par le fait de rendre la position centrale impossible. Face à des miliciens s'engouffrant dans sa maison, aucun Rwandais ne pouvait espérer être épargné en criant : « Je ne suis pas un Hutu, je ne suis pas un Tutsi, laissez-moi tranquille ». Se positionner au centre est exclu, et sanctionné de mort.

Le cinquième rôle est celui du bouc émissaire (*scapegoat*) et nous le trouvons précisément au centre. La pression de la polarisation peut être estimée à la mesure dans laquelle une position centrale est encore tolérée. Il arrive un point où cette tolérance devient nulle, mais le bouc émissaire, on le cherche déjà bien avant cela. Le bouc émissaire se trouve au centre, pas près du pôle opposé. Le pôle opposé est en fait l'ennemi, ce qui est un rôle très différent de celui du bouc émissaire. Le pôle opposé n'est pas le bouc émissaire. Le terme trouve par ailleurs son origine dans le texte biblique du Lévitique, au

chapitre 16, qui parle d'un animal chargé des péchés et fautes de tout un peuple et envoyé dans le désert pour y être purifié.

Et c'est précisément parce qu'on recherche le bouc émissaire au centre, que le bâtisseur de ponts est un excellent candidat pour ce rôle. En effet, même en temps de paix, on ne lui a jamais fait totalement confiance. Il était toléré, tant que cela servait encore les intérêts du pôle opposé. Mais on peut rarement parler d'une relation de confiance. Dans la controverse 'musulman contre non-musulman', j'ai pu constater que des bâtisseurs de ponts sont souvent discrédités. Quand un musulman veut être un bâtisseur de ponts, il doit faire attention à ne pas être considéré par les siens comme un 'traître' ou comme un 'Bounty' (blanc à l'intérieur et foncé à l'extérieur), alors que dans le camp des non-musulmans, il va être toléré mais constamment surveillé. Peut-on être sûr que ce n'est pas un loup déguisé en mouton ? Quelles sont les intentions de cet homme ? C'est à mes yeux un peu le destin d'un Tariq Ramadan, qui voulait propager un islam européen mais n'a finalement pas réussi à le faire, ni en France, ni aux Pays-Bas, ni nulle part en Europe. C'est la même chose pour les non-musulmans qui veulent être des bâtisseurs de ponts. Tous ceux qui se sont efforcés d'améliorer les relations ont fait l'objet de suspicions. Le maire d'Amsterdam Job Cohen, avec sa devise '*de boel wat bij elkaar houden*' (que l'on pourrait traduire par 'tenir la baraque'), s'est surtout vu qualifier de naïf malgré le travail accompli. Boire le thé avec l'ennemi tout en dialoguant de paix, c'est nier les dangers de l'islamisation. Ce type de suspicion est aussi typique qu'efficace. Et pour autant que la tension augmente suffisamment, ce sont ces bâtisseurs de ponts qui vont tomber les premiers, en servant de boucs émissaires.

Le centre est la zone dangereuse. C'est là que l'on rencontre les divers professionnels que je détaillerai un peu plus loin. Un maire a évidemment un rôle à jouer au centre, au-dessus des parties, en toute indépendance. Quel que soit le degré d'échauffement atteint par les esprits, on attend d'un maire qu'il ne se laisse pas guider par l'émotion ou l'opportunisme. Dans la description de fonction d'un maire, la capacité à bâtir des ponts arrive en tête de liste des compétences

requis. Qu'il devient en même temps candidat au rôle de bouc émissaire, n'est en revanche indiqué nulle part, mais c'est pourtant ce que m'ont confirmé les maires que j'ai rencontrés dans le cadre de mes formations. Après les attentats de Paris et de Bruxelles, Philippe Moureaux, ex-bourgmestre de la commune bruxelloise de Molenbeek, a été traité comme un bouc émissaire pour avoir pendant des années négligé les priorités sécuritaires dans sa politique. Aux yeux de beaucoup, il avait manqué de fermeté. Il fallait trouver un coupable. Mais la police avait elle aussi manqué à certaines de ses tâches, et représentait ainsi un deuxième candidat professionnel au rôle de bouc émissaire. Quand la tension augmente, la police devient suspecte. Et en cas de polarisation, la police devient même souvent la cible d'agressions. Et ce ne sont alors plus les sympathisants de la partie adverse que les casseurs prennent pour cible, mais les représentants de l'ordre. Idem pour un enseignant qui, dans un climat scolaire polarisé, n'arrive pas à ramener ses élèves à la raison malgré de patientes tentatives. Les élèves veulent une autre solution, un discours radical plutôt que raisonnable. Les tentatives de l'enseignant pour bâtir des ponts sont certes constatées, mais perçues au final comme suspectes par les deux camps. La position des journalistes n'est pas si enviable non plus, car même s'ils ont la chance de bénéficier d'un a priori favorable, celui-ci peut être mis à mal à la moindre occasion. Pas toujours bien accueillis dans les manifestations, il n'est pas rare qu'ils y reçoivent même des coups. Le bouc émissaire fournit un exutoire à la colère et pour la recherche d'un coupable. Les gens veulent être entendus mais, dans un climat fortement polarisé, le messenger doit proposer ce que veulent les incitateurs et les adhérents. Et si le journaliste, dans sa volonté de bâtir des ponts, commence à pondérer son discours en soupesant les mots, en les critiquant, voire même en prenant le contrepied, le messenger sera perçu comme un émissaire de l'ennemi. Et il pourra alors être assuré de connaître le destin de bouc émissaire.

3 En résumé

L'image prend forme. Au sein d'une interaction à cinq rôles, pas plus, la polarisation acquiert une dynamique propre, qui semble ne pouvoir aller que dans une seule direction. Ceux qui nourrissent la polarisation font leur travail de façon efficace, tandis que même ceux qui agissent avec les plus nobles intentions en vue de restaurer la paix renforcent involontairement cette polarisation. Qui voulait la guerre dans les Balkans ? Très peu de gens. Qui y a contribué sans pour autant vouloir la déclencher ? Beaucoup de gens. Qui veut que le fossé entre musulmans et non-musulmans se creuse ou s'élargisse ? Peu de gens. Qui y contribue ? Pour le moment beaucoup de gens, surtout dans le cadre des médias sociaux, où l'on partage son mécontentement rarement de façon modérée mais plutôt avec des commentaires tranchés et insultants. Cette dynamique, la polarisation, respire l'impuissance. Le monstre fait ce qu'il veut, vit sa propre vie.

Le fait que nous ayons affaire à des abstractions, un modèle de pensée 'nous/eux', contribue au caractère insaisissable du phénomène. On entretient en silence une image qui, le moment venu, vient nourrir ce modèle de pensée 'nous/eux'. L'opposition entre bon et mauvais, entre ami et ennemi, continue à vivre plusieurs générations après la fin d'une guerre. C'est le fruit d'une interaction inévitable entre des souvenirs, des pensées, des conversations et des débats, avec des choix de mots et des prises de positions. Il n'existe pas d'antidote simple pour cela. C'est un monstre à plusieurs têtes, à qui il ne faut surtout pas donner trop d'occasions.

Mon esquisse de cette dynamique pose un premier pas, un pas nécessaire. En optant pour un cadre de réflexion qui établit les rôles de façon basique et qui en identifie les lois fondamentales, nous pouvons apprendre à choisir de façon ciblée une attitude dépolarisante. Mon but n'est évidemment pas de proposer un optimisme naïf comme solution au problème. J'ai souvent pu constater dans mes formations que la

dynamique de la polarisation est beaucoup trop résistante, et qu'elle impacte notre société de façon beaucoup trop fondamentale. Mais avant de passer de l'analyse du fonctionnement de la polarisation à la question de savoir comment la désamorcer ou comment développer une stratégie pour lui faire face, j'aimerais encore aborder deux autres sujets pour mettre au jour nos préjugés. Qu'en est-il de la dynamique du conflit, le petit frère de la polarisation ? Et en quoi notre vision de la nature humaine influence-t-elle celle que nous avons du conflit et de la polarisation ? Deux questions cruciales auxquelles il est essentiel de répondre avant de se lancer en quête de remèdes.

Preuve

*Preuve : s'il vous plaît ne pas partager sans autorisation préalable de l'auteur.
Commentaires peuvent être envoyés à tomasbaum@icloud.com.*